

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 24.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 JUIN 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Les lecteurs trouveront parmi nos gravures de cette semaine un dessin de la statue en bronze du héros de Châteauguay, inaugurée à Chambly le 7 du courant, ainsi que le portrait de l'artiste qui l'a exécutée.

C'est le premier travail de ce genre dû au talent d'un Canadien. A ce titre, il serait déjà digne de remarque; mais ce n'est pas là le seul mérite de l'ouvrage. Comme œuvre d'art, la statue a des qualités très sérieuses, et fait assez d'honneur à son jeune auteur pour attirer sur lui l'attention du public.

M. Hébert (Louis-Philippe) n'est encore âgé que de trente-et-un ans, étant né le 27 janvier 1850. Il est le fils d'un des premiers colons des townships de l'Est, de M. Théophile Hébert, cultivateur de Sainte-Sophie d'Halifax, comté de Mégantic, d'origine acadienne, et de Julie Bourgeois, descendante d'une famille française, émigrée pendant la Révolution. Il est aussi le neveu de M. Noël Hébert, qui fut plusieurs années député de Mégantic, et qui servit de modèle à M. Gérin-Lajoie, pour son type admirable de *Jean Rivard*.

Comme chez tous les véritables artistes, le talent du jeune sculpteur se révéla dès son enfance. A sept ans, il sculptait déjà des figures en bois, surtout des soldats et des sauvages. Mais comme ce talent là n'est pas précisément ce qu'il y a de mieux apprécié dans nos campagnes, on l'appela communément le *gosseux*. Pour tout le monde, c'était un paresseux, impropre à rien, bon seulement à bâtir des *chefs-d'œuvre*, et qui ne saurait jamais labourer une pièce de terre de sa vie. Il avait aussi un autre défaut : c'était un *liseux*.

—On n'avait pas plutôt le dos viré, disait-on, qu'il avait le nez dans un livre.

Bref, il était d'un mauvais exemple pour ses camarades.

Enfin, comme il avait trop d'idées croches pour faire un habitant, on tenta de le lancer dans le commerce; et le voilà commis chez un de ses oncles maternels.

Or, comme il continuait toujours à *gossier*, son patron, dont il faisait le désespoir, finit par le congédier, en lui prédisant, suivant l'expression consacrée, qu'il ne ferait jamais rien.

Pauvre enfant déclassé, sans conseils et sans protection, le jeune artiste dut faire, de quinze à dix-huit ans, l'apprentissage de la vie, sous son côté le plus rude et le moins attrayant. Pendant trois ans, il travailla aux approvisionnements de bois de chauffage pour le chemin de fer du Grand-Tronc. Ce travail abruti—on le croira sans peine—n'allait guère au tempérament délicat et nerveux du pauvre rêveur, et la compagnie constante d'hommes ignorants et brutaux était bien pénible pour cette nature d'élite.

Aussi, l'oiseau saisit-il la première occasion de quitter la cage et de s'envoler. On organisait alors l'expédition des Zouaves Pontificaux. Louis-Philippe fut l'un des premiers enrôlés.

Il partit en rêvant des merveilles artistiques de l'ancien monde. Il vit Paris en passant; l'art se révélait à lui pour la première fois dans sa splendeur marmoréenne. Mais ce fut à Rome surtout qu'il vit s'ouvrir devant lui des horizons inconnus. Le jeune enthousiaste vivait dans l'extase. Pendant les moments de loisir que lui laissait le service, il courait admirer les milliers de chefs-d'œuvre que renferme la ville éternelle, ou, à l'aide d'un canif seulement, exécutait d'un tour de main quelque statuette ou quelque bas-relief de son invention.

L'aumônier, M. l'abbé Moreau, qui avait remarqué son talent, voulut le faire entrer à l'Académie de Saint-Luc; mais Rome fut prise avant qu'il eût pu mettre ce projet à exécution. Le jeune Hébert revint donc au pays, décidé à se faire cultivateur, malgré son peu de goût pour cette profession.

Quelque temps après, il faisait connaissance de M. Edouard Richard, ancien député de Mégantic—et son parent. Celui-ci lui conseilla fortement de suivre ses inclinations, lui fournit quelques modèles, et envoya à l'exposition provinciale de 1873 un petit buste de Béranger, en bois, que l'artiste en herbe avait sculpté avec son couteau. M. Bourassa, qui était juge du concours artistique, lui décerna le premier prix.

On conçoit la joie avec laquelle cette bonne nouvelle fut accueillie. Oh! le premier succès! médiocre qu'il soit, c'est toujours le premier succès, c'est-à-dire celui auquel on est le plus sensible. Tous les triomphes et toutes les ovations de l'avenir ne sont rien comparés à la première couronne fût-elle de clinquant.

M. Bourassa fit venir le jeune homme à Montréal, le prit dans son atelier, l'aïda de son expérience et de sa bourse, et en fit ce qu'il est aujourd'hui un artiste plein de goût, d'originalité et d'avenir.

En ce moment M. Hébert travaille aux décorations artistiques de la cathédrale d'Ottawa, et de plusieurs autres églises.

Au physique, c'est un homme de taille moyenne, peu robuste, mais bien proportionnée. Sa figure souriante et modeste est pleine de finesse et d'affabilité. Un front bien développé, couronné de cheveux noirs en broussailles, surmonte des traits réguliers auxquels une grande pâleur donne un air presque maladif. Cependant la vigueur musculaire et l'amour du tra-

vail sont chez lui des traits caractéristiques.

Dès sept heures du matin, il est à son atelier, l'ébauchoir ou le ciseau à la main. C'est là qu'on le trouve à toutes les heures du jour, gai comme un pinson et se portant comme un charme.

Laissons faire l'avenir; on peut être sûr que M. Hébert n'a pas dit son dernier mot.

LES TROUBLES DE 1837-38

Cent douze patriotes subirent leur procès, devant la Cour Martiale du mois de novembre au mois d'avril; quatre-vingt-dix-huit furent condamnés à mort, douze furent exécutés, douze mis hors de cause ou acquittés, trente libérés sous caution, et cinquante-huit ou neuf exilés.

Comme nous l'avons dit, les prisonniers condamnés à mort languirent des semaines et des mois sous le coup de la terrible sentence, dans les angoisses de l'incertitude. Chaque fois qu'on ouvrait la porte de leurs cellules, il se demandaient si c'était pour les avertir de se préparer à monter sur l'échafaud. On peut se faire une idée des inquiétudes mortelles de leurs familles, de la tristesse de leurs entrevues avec leurs femmes, leurs enfants et leurs amis.

Que de larmes! que d'adieux désespérés! Que de pauvres mères, de malheureuses femmes, brisées par la douleur, tombaient évanouies aux pieds d'un fils bien-aimé, d'un époux chéri! Pauvres femmes, devaient-elles souffrir quand pour se rendre à la prison ou en sortir, il leur fallait passer sous l'échafaud où la veille, le matin même, Cardinal, de Lorimier ou Nicolas avaient subi le terrible supplice! Les cordes souvent étaient encore pendantes!

Lorsque les prisonniers se voyaient le lendemain de ces lugubres holocaustes, ils se saluaient en se disant :—à quand notre tour? Un grand nombre préférant la mort à cette effrayante incertitude, en étaient venus à regretter le sort de ceux dont la sentence avait été exécutée.

Cependant, l'opinion publique s'agitait en Angleterre, des protestations éloquantes s'élevaient à entendre dans le parlement anglais contre ces exécutions dont la légalité était fortement contestée. Le gouvernement anglais jugea à propos d'arrêter le bras de Colborne, d'interrompre son œuvre de répression et de vengeance. Dans le mois de juin, les condamnés apprirent que leurs sentences seraient probablement commuées et que la mort ferait place à l'exil. Des mois passèrent cependant encore avant que ces nouvelles fussent confirmées; un été, un long été, s'écoula.

Enfin, le vingt-cinq septembre, à trois heures de l'après-midi, cinquante-huit de ces infortunés prisonniers reçurent avis qu'ils étaient condamnés à l'exil pour la vie et qu'ils eussent à se préparer à partir, le lendemain matin. On n'avait pas voulu leur laisser le temps de voir leurs familles, leurs amis. Ce n'était pas la mort, mais plusieurs l'auraient préféré. L'idée de partir pour toujours sans avoir le temps de voir au moins encore tout ce qui les attachait à la vie, à la patrie, les écrasait. On avait voulu prévenir par cette précipitation indecente et cruelle toute cause d'a-

gitation. Il n'y avait pourtant pas de danger, la population était attérée et paralysée par la terreur.

La plupart des exilés passèrent leur dernière soirée à écrire des lettres d'adieu à leurs familles. Bien des larmes tombèrent sur ces lettres; et celui qui aurait collé l'oreille aux portes des cellules pendant la nuit du 25 au 26 septembre eût entendu bien des soupirs.

Voici les noms des cinquante-huit exilés :

F.-M. Lepailleur, Jean-Louis Thibert, Jean-Marie Thibert, Joseph Guimond, Louis Guérin Dussault, Léandre Ducharme, Charles Huot, Joseph Paré, D.-D. Leblanc, H. D. Leblanc, Joseph Hébert, P.-H. Morin A. G. Morin, Pas. Pinsonneault, Théophile Robert, Jos. Dumouchel, G. Ignace Chèvrefils, L. Dumouchel, F.-X. Touchette, Jean Laberge, J. Goyette, Toussaint Rochon, F.-X. Prieur, Frs. B. Bigonnesse, P. Maurice Lavoie, Joseph Marceau, A. Coupal Larène, Théodore Béchard, Louis Turcot, Charles Roy, D. Bourbonnais, André M. Papineau, David Gagnon, Frs. X. Prévost, J.-Bte Bousquet, F.-X. Guertin, Louis Bourdon, Chs Gus. Bouc, Ed. Paschal Rochon, Hypolite Lanctot, La Pinsonnault, Étienne Langlois, Frs. Languedoc, Joseph David Hébert, Louis Défailllette, René Pinsonnault, Moïse Longtin, Samuel Newcomb, J.-Bte. Trudel, Chs. B. Langevin, Constant Bisson, Jérémie Rochon, Joseph Goyette, Bazile Roy; Jos. Longtin, Louis Julien, Michel Alarie, Benjamin Mott.

M. L'ABBÉ CHANDONNET.

Une des plus belles intelligences du pays s'est éteinte prématurément, la semaine dernière.

M. l'abbé Chandonnet a été trouvé mort dans son bureau, sur la rue Notre-Dame.

Cette mort foudroyante a ému profondément ceux qui le connaissaient, tous ceux qui l'avaient vu en parfaite santé, le jour même de sa mort.

M. l'abbé Chandonnet n'avait pas de supérieur dans le pays comme logicien, polémiste et conférencier. On ne pouvait trop admirer la souplesse et la force de son esprit, l'équilibre de ses facultés intellectuelles. Malheureusement, il n'a pas fait tout le bien qu'on attendait de lui, le pays a perdu en partie le fruit de ses talents—on sait pourquoi.

M. l'abbé Chandonnet, disent les journaux, était né à Saint-Pierre-les-Becquets et avait fait son cours d'étude au séminaire de Québec, où il a laissé le souvenir de ses belles qualités intellectuelles.

Il passa à Rome où il prit ses degrés de docteur en théologie, de droit canon et de philosophie.

A son retour, il donna à Québec des conférences publiques sur des questions de philosophie. Après avoir été professeur de théologie et de philosophie pendant plusieurs années au séminaire de Québec, il prit la direction de l'école Normale-Laval, comme successeur de M. J. Langevin.

Certaines difficultés l'obligèrent de résigner cette position et de se fixer à Montréal où il s'occupait continuellement de philosophie et de la publication de la *Revue de Montréal* dont il était le principal rédacteur.